

## **Artaud/Rimbaud : guerres planétaires et étincelle astrale**

Simon Harel, Université de Montréal

---

### Résumé

Kostas Axelos, l'un des penseurs-philosophes les plus engagés sur les enjeux de la planéarité, écrit son premier article en 1957 dans *La revue de métaphysique et de morale* : « Rimbaud et le monde planétaire ». Il importe d'envisager la manière dont Axelos lit la poésie de Rimbaud, qui représente chez le philosophe un point de départ. Kostas Axelos fut un exilé, un réfugié politique. Il quitta au risque de sa vie la Grèce des colonels et ne revint jamais au pays natal. Rimbaud réfugié, Rimbaud en exil, Rimbaud qui, du jour au lendemain, abandonne la poésie (à moins que ce soit elle qui le délaisse ?), s'impose alors. La réflexion d'Axelos sur la poésie de Rimbaud nous conduit vers l'inqualifiable d'une quête d'où la poésie s'absente, dans ces lieux de perdition que sont alors l'Éthiopie ou l'Abyssinie. Artaud, que nous convoquons sur le terrain des guerres planétaires, poursuit par ailleurs une démarche dont nous ne saurions sous-estimer la valeur.

### Mots-clés

Planéarité, Kostas Axelos, Arthur Rimbaud, Antonin Artaud, corps

---

➤ Pour citer cet article :

Harel, Simon. 2018. « Artaud/Rimbaud : guerres planétaires et étincelle astrale ». *Zizanie*, dossier « Mondialisme et littérature », sous la dir. de Simon Harel et Marie-Christine Lambert-Perreault, vol. 2, no 1 (automne), p. 102-115. En ligne.  
<https://www.zizanie.ca/artaudrimbaud.html>.

Proposer un itinéraire, s'attacher au moindre détail, tenter de préciser la durée de la traversée, car il s'agira d'un long voyage. Où vais-je, en fait ? Suis-je à bord d'un navire, dans la carlingue de ce dernier, à bord de ma voiture, dans tous les cas enveloppé, habité par un habitacle qui me surdétermine ? Suis-je, alors que j'entame cette réflexion, dans le monde désorbité d'une réflexion qui me transforme en astre, en naine blanche et, pourquoi pas, en trou noir ? Il semble que de parler ainsi soit une erreur gravissime. J'emploie des mots dont je ne maîtrise pas la teneur, je veux faire sérieux, mais je m'abîme dans la déraison. Je tente toujours de me persuader, par le biais de cette cartographie planétaire que j'invente, que je suis en mesure de faire ma juste place dans le vaste monde, mais c'est une erreur dont je ne me remettrai pas.

Je suis perdu ou, pire encore, en état d'apesanteur, sans trop savoir où aller, car je suis déplacé, déporté, en rupture de toute forme d'habitabilité si ce n'est, dans mes rêves les plus fous, de cette combinaison d'astronaute que je porte (utilise-t-on encore une telle expression ?), une manière de me projeter dans l'infini, de me protéger de toutes les poussières de météorite qui, en un instant, pourraient traverser ma combinaison, mon corps, me soumettre aux tensions inexprimables, tant elles ne relèvent pas du monde de la pensée, d'un univers qui me broie, qui me laisse partir à la dérive, à mille kilomètres à l'heure, bien loin de mon vaisseau spatial.

J'ai rêvé, je me suis réveillé, je me suis rendormi. Je croyais ma vie simple, et je me suis aperçu que j'avais, devant moi, un grand dessein, l'image d'un rêve, dans lequel j'avais logé, sans complaisance, cette réflexion qu'il me fallait poursuivre sur la notion de planéarité. Il ne faut pas, à ce propos, imaginer le lointain, l'inaccessible, comme autant de caractéristiques d'un monde qui nous échappe. Au contraire, la planéarité est toute proche. Elle est la Terre sur laquelle nous vivons, bien éloignée des projets romanesques d'un Jules Verne et de son fameux voyage au centre de la Terre. Nous vivons à la surface de cette planète. Nous creusons parfois des cyclotrons, des mines, nous tentons d'aller en profondeur, en effet, mais cela s'exécute avec une sorte d'inconscience désarmante, comme s'il était possible de désacraliser la Terre-Mère (une figure de cette planéarité ?) qui, on le verra, ne peut être sous-estimée.

Alors, que faire ? Dans mes rêves, je me retrouve « là-bas » et ce n'est même pas loin, je ne suis pas un exilé, je ne suis ni migrant ni réfugié. Je suis à peine un voyageur, je me retrouve simplement sans ressources autres que celles de ma dépendance à ce cordage qui apparaît à mes yeux, un cordage tressé de matériaux d'une grande solidité, un cordage, tiens c'est un vocabulaire maritime que j'utilise, alors que je suis dans l'espace dans mes rêves éveillés, et que je me suis soumis à la réalité d'une dépendance absolue, comme si le lien, le rattachement, l'ombilic et son cordon qui me connecte à la mère, jouaient mes premières excursions d'enfance.

Je me dis que nous devons imaginer une ère postmétaphysique, que nous devons abandonner, sur ces questions, les aspects les plus datés d'une idéation qui expose, en quelque transcendance, un univers qui nous échappe, comme s'il y avait, dans le domaine des idées, la nécessité d'un éclaircissement et d'une

distance pour mieux penser. Autrefois, j'aurais dit qu'il valait mieux s'aveugler. Avancer dans le monde à la manière d'un passant qui hésite sur le chemin qu'il doit prendre, avoir dans la main droite une canne blanche qui permet, devant qui me croise, de me faire non-voyant. Autrefois, j'aurais pensé de cette manière, je me serais fait le disciple d'une pensée de la castration. J'aurais exprimé l'urgence de cet aveuglement pour mieux décréter un appel mystique, en somme, dont la fonction est d'outrepasser l'obscurité, d'en extraire tous les éléments de concentration, de densité : quand on ne voit plus, on est seul, on doit se replier sur l'univers des images anciennes que l'on convoque de nouveau, ce qui solidifie la mémoire.

Oui, j'aurais fait valoir cette énucléation, une castration symbolique, une façon d'affronter, dans l'aveuglement, ma place dans le monde. Mais je m'aperçois, alors que je vous parle, que j'hésite du tout au tout sur la signification de mon propos. L'aveuglement, cela n'a rien à voir avec la réalité d'un individu qui *est* aveugle. Cette dernière implique une définition claire, le constat médical de cette non-vision, alors que l'aveuglement, au contraire, est une manière de privilégier l'absence de vision (fais-je référence, dans ce cas, au simple fait de ne pas voir, à moins que j'aie à l'esprit, cette fois, l'absence de vision qui affaiblit le regard lui-même ?).

Je cite Rimbaud qui écrit à Paul Demeny, le 15 mai 1871, la *Lettre du voyant* :

Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant. Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie ; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit — et le suprême Savant — Car il arrive à l'inconnu ! Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innombrables : viendront d'autres horribles travailleurs ; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé ! (1954 [1871], p. 270-271)

Un peu plus tard, cette citation sera convoquée de nouveau, cette fois au sujet d'une communauté de désespérés et de visionnaires dont fit partie Antonin Artaud.

La voyance, la prédisposition au regard qui voit loin, qui traverse les corps et les êtres, et la non-voyance, le déficit, le handicap, ce sont diverses expressions qui permettent d'entrevoir l'œuvre d'Arthur Rimbaud. S'il est possible de regarder au loin, comme je viens de le mentionner, il faut noter que les territoires que nous parcourons sont avant tout des espaces désertiques, des espaces où nous n'avons pu inscrire, comme nous aurions pu le souhaiter, la démesure de notre perception, notre désir de savoir où se trouve l'ailleurs. Pour qui voyage, en cours de semaine, dans un avion qui le transporte d'une ville d'Amérique du Nord à une

ville asiatique, en dix ou douze heures, il y a là comme une habitude, une façon de considérer normal après tout, au nom de la technique (que l'on peut juger fiable, sauf quelques turbulences, parfois des écrasements d'avion), de se véhiculer d'un monde à l'autre, ici, d'un continent à l'autre.

L'homme s'habitue, conquiert, grâce à la technique, toujours, des éléments d'une réflexion dans laquelle il peut espérer aller plus haut, se façonner, par le biais d'une transcendance à laquelle il collabore activement tant le monde et, pourquoi pas, le ciel lui appartiennent. Ainsi, le voyageur d'affaires, les familles, tous ces gens qui prennent l'avion, en cours de semaine, ne se posent pas de questions. Ils atterriront là-bas, au loin (mais personne ne pense ainsi, à vrai dire, car la distance est rapetissée par la proximité conviviale que représente l'habitacle de l'avion). « On sera arrivé dans quelques heures, au plus », c'est ce que le père ou la mère dit à un enfant excité, heureux de participer au voyage. L'enfant, qui ne connaît pas vraiment la durée du voyage, pourrait, s'il le voulait, vivre dans la fixité de son âge, de sa jeunesse, qui n'impose pas de prendre en compte le temps qui passe, c'est-à-dire d'accepter de vieillir, à son corps défendant. Pour l'enfant, le temps à venir est offert, sans condition. Pour l'adulte, c'est le contraire, celui qui voyage beaucoup connaît la fatigue des décalages horaires, les longues marches dans l'aéroport, les taxis, les autobus et les trains qu'il faut prendre pour se rendre à destination. Tout cela fatigue, on n'en peut plus.

La planéarité impose d'autres exigences. Le voyage semble si incongru (qui a eu un jour la chance de pouvoir participer à une mission orbitale ?) qu'il relève de la fiction. Tous ces voyages d'astronautes (ne dit-on pas à ce sujet qu'il s'agit d'expéditions ?) ont en commun de sacrifier, au nom de la technique, le voyage qui a l'aspect d'une grande entreprise, un défi majeur, en somme, un sursaut, non pas un rehaussement, comme celui qui monte sur un tabouret bien installé sur la terre ferme, mais plutôt une surprise, qui pourrait ressembler, si l'on prend la chose au sérieux, à une turbulence cosmique.

Un voyage idiot, une forme d'aveuglement technique dans la poursuite d'une trajectoire qui vous mènera, en peu de temps, vers une planète dont tout vous échappe. Certes, vous avez lu un peu, vous vous êtes fait une idée, mais Mars, qu'est-ce, au juste ? Vous n'avez pas les éléments de sciences mathématiques, de physique, d'astronomie pour faire autre chose que de dire : « Oh ! Ah ! », un peu comme les enfants qui regardent, le soir venu, les feux d'artifice qui signalent l'entrée dans l'été, le monde de la joie, de la contemplation du ciel.

Pourtant, ce n'est pas le ciel qui nous intéresse, pas plus la météo, encore moins le dôme lumineux, blanchâtre, parfois percé d'éclairs et de nuages qui se trouve au-dessus de nos têtes. Nous avons quitté le domaine du ciel, l'habitacle de la conscience humaine, de même que nous marchons sur la terre avec assurance, quitte à nous épuiser dans la conscience des vertiges à venir. Les anciens ébranlements de certaines cosmogonies veulent nous convaincre que la Terre n'est pas ronde, que le ciel n'ouvre pas sur la stratosphère, mais qu'il est, en somme, un vase inversé, la partie supérieure, de forme ovale, de l'habitacle dans lequel nous nous trouvons contenus, un instant. L'humanité ne se réduit pas

à la conjonction du ciel et de la terre, pas plus qu'elle ne s'exprime dans les errances des explorateurs interplanétaires.

\*\*\*

Kostas Axelos, l'un des penseurs-philosophes les plus engagés sur les enjeux de la planétarité, écrit son premier article en 1957 dans *La revue de métaphysique et de morale* : « Rimbaud et le monde planétaire ». Sur ces questions, il importe d'envisager la manière dont Axelos lit la poésie de Rimbaud, qui représente chez le philosophe un point de départ. Kostas Axelos fut un exilé, un réfugié politique. Il quitta au risque de sa vie la Grèce des colonels et ne revint jamais au pays natal. Rimbaud réfugié, Rimbaud en exil, Rimbaud qui, du jour au lendemain, abandonne la poésie (à moins que ce soit elle qui le délaisse ?), s'impose alors.

Il semble que nous nous intéressons au réfugié au moment de sa mort. Le réfugié doit passer pour mort, dans cette mise en scène de la non-visibilité de la tragédie quotidienne des hommes, femmes et enfants qui se noient tous les jours dans la Méditerranée. Le réfugié se doit déjà d'être mort, étranger à l'idée d'un sauvetage, d'une action de la part des États nationaux. S'il est sauvé malgré lui, c'est au nom d'une technique de contrôle et de surveillance qui requiert paradoxalement de ne pas voir le réfugié lui-même. On se contente de capter le signal d'une vie sauvée sur les écrans d'un contre-torpilleur ou d'un cargo qui dévie de sa trajectoire imposée. L'État ne peut adopter le réfugié, lui faire esquiver un drame dont celui-là porte toute la responsabilité.

Dans cette logique, le départ du réfugié ressemble à un automatisme, à une forme d'atavisme instinctuel, à une pulsion nomade. Mais je n'aime pas cette façon de parler, elle me semble caractériser un vocabulaire hors de toute convenance, comme s'il était pertinent, sur ces questions, d'engager un langage dont la métaphorisation fait en sorte que le réfugié, à chaque fois, est considéré pour autre chose que lui-même. Il faut se méfier de ces mots, je les emploie avec la plus grande prudence. En somme, le réfugié est devenu, comme bien d'autres personnages de la vie planétaire, une complication. Il nous oblige à penser au-delà des frontières.

En tous les cas, le texte d'Axelos consacré à Rimbaud est une révélation. Je cite Michel Malette : « Ayant commencé “à surgir dans les temps immémoriaux, formulé et non affronté” affirme Axelos, l'itinérant questionnement “poursuit son chemin qui n'a ni commencement ni fin” ». Malette ajoute : « Errer poétiquement aussi, c'est oser reconnaître que la dévastation, redoutable, n'a pas à nous paniquer », et même si « les rôles du mage ou du sage, du héros ou du saint, du prophète ou du poète, du philosophe ou du savant omniscient sont révolus », il est à savoir que « ce qui les animait peut être vécu — non pas dans le culte du vécu, “avec endurance, flamme et patience, pensée et poéticité” » (2014, p. 107-108).

---

<sup>1</sup> Les citations font référence à deux textes d'Axelos, *Ce questionnement*, p. 73 et p. 114, ainsi que *Réponse énigmatique*, p. 27.

Malette attribue à Axelos l'usage de la poéticité (jusqu'à sous-entendre que Kostas Axelos l'aurait lui-même forgé). Il suffit de noter que la poéticité est un acte qui traverse les temporalités du passé, du présent et du futur, qu'elle est en deçà, à travers et par-delà le monde (Malette cite encore Axelos). Cette poésie est chantée tout comme elle peut être écrite, elle se transforme parce qu'elle est l'objet d'un travail qui permet de faire coïncider, selon Axelos, le jeu de l'homme et le jeu du monde.

Axelos envisage en effet, selon Malette, une transfiguration du quotidien puisque ce dernier est constitué de fragments du monde qui peuvent, selon la disponibilité du poète, traduire une attitude d'ouverture. Dans cette conception de la poésie, il n'y a pas véritablement d'interlocuteur, au mieux un penseur. Le poète semble avoir pour tâche, et c'est pour cette raison que nous tentons d'en décrire la lecture philosophique produite par Axelos, de révéler, ainsi Rimbaud, une poéticité cosmique. Selon Malette :

Cette poéticité pensée se sait liée au Monde en le voyant aussi comme œuvre ouverte, approche qui se souvient que poésie et art ont illuminé l'histoire et qui assume les enseignements du grand art qui exprimait autrefois la monstration plastique et la musicalité du monde et qui encore « nous donne à voir et à entendre des dessins, des couleurs, des sons et des rythmes du m/Monde, en les occultant et en les révélant<sup>2</sup> » (2014, p. 109).

Le propos d'Axelos est certes daté, il est même discutable dans la mesure où la poésie se voit dépossédée de sa fonction première (celle de dire, de signifier), au profit d'un programme dont la dimension planétaire-poétique aurait pour objectif de rendre possible « le sacre du Monde » (Malette, 2014, p. 109). Il s'agirait de retrouver, par le biais de la poésie, un enchantement premier, un rapport au monde qui nous permettrait d'unifier, dans la différence, le passé-présent-avenir, de faire advenir, « par-delà le divin et l'humain », « une étincelle astrale » (je cite de nouveau Malette). Cette expression, « une étincelle astrale », est proposée par Kostas Axelos dans sa *Systématique ouverte*. Comment dire la difficile compréhension de la planéarité et de sa poéticité si elle se constitue comme élément d'un grand jeu, qui n'est pas encore joué (l'advenir) ? L'advenir entretient, par le déséquilibre dynamique que produit l'ouverture au jeu, une façon de voir le monde certes déstabilisée, mais qui demeure ouverte, néanmoins, à une reconfiguration du passé-présent-futur, à l'accueil d'une inquiétude qui est une façon de donner corps et psyché au sujet. Axelos se méfie de l'usage de la notion de sujet sauf à parler de l'advenue du monde, une étincelle astrale.

Le propos de Kostas Axelos a comme point de départ l'errance qui, dans sa forme étymologique, nous renvoie à la course des planètes, à l'impossibilité de pouvoir déterminer leur dynamique propre. Servane Jollivet écrit à ce sujet :

C'est à nous qu'il revient d'errer poétiquement, nous dit Kostas Axelos. De frayer notre chemin alors même qu'il n'est plus d'étoile pour nous guider. D'assumer comme telle cette errance, pour elle-

---

<sup>2</sup> La citation fait référence à *Systématique ouverte* d'Axelos, p. 184.

même, sachant que rien ne viendra qui pourra l'infléchir, ni nouveaux commencements, ni refondations politiques, moins encore l'attente, la patiente endurance de ce qui est. Parce qu'il n'est de sol, de fondement sur lequel se reposer, de fond à partir duquel la pensée trouverait à s'étayer, l'errance n'est ni en manque d'une stabilité perdue qui serait à reconquérir, d'une source aveugle à laquelle remonter, égarement qu'il serait possible de redresser pour se ressourcer en sa provenance initiale (2007, p. 23).

Le propos de Jollivet nous indique en effet que l'advenue du monde ne se constitue pas dans un rapport à l'origine (Jollivet fait référence, à cet égard, à la pensée de Heidegger). Il n'y a pas, chez Axelos, la tentative de se situer en relation avec une vérité originelle, un commencement, un point de départ, en somme un projet qui se constituerait, cette fois, dans la logique d'une première histoire, celle des débuts et fins du monde. Cette remarque me semble importante dans la mesure où toute inscription de la planéarité à l'intérieur d'un domaine conceptuel suppose, pour nous littéraires, (et cette remarque nous permettra de revenir à la poésie de Rimbaud) une mise en récit, une manière de concevoir, au nom d'un anthropomorphisme, la constitution d'une pensée sur le monde qui vaut par son aspect référentiel. Ainsi, je pense l'advenue du monde, je me situe dans le monde, je tente de découvrir ce monde qui m'est étranger, autant de manières de proclamer, dans le cours de cette exploration, un point de vue déterminé, une inscription. Jollivet l'énonce ainsi :

Or il n'est, pour Axelos, ni « surmontement » ni possible « passe » (*Zuspiel*), nous faisant passer d'un « premier » à un « nouveau » commencement. Pas plus que l'inauthenticité n'est tare, « déchéance », l'errance n'est égarement (*Irre*), déracinements d'un sol plus fondateur. Son cheminement n'est ni par avance tracé ni n'a à aboutir en quelque lieu mais n'en constitue pas moins un chemin : une « itinérance » (2007, p. 15).

La réflexion d'Axelos sur la poésie de Rimbaud nous conduit vers l'inqualifiable d'une quête d'où la poésie s'absente, dans ces lieux de perdution que sont alors l'Éthiopie ou l'Abyssinie. Artaud, que nous convoquons sur le terrain des guerres planétaires, poursuit par ailleurs une démarche (ce mot est-il exact ?) dont nous ne saurions sous-estimer la valeur. Dans ses *Messages révolutionnaires*, il est à la recherche d'un parcours planétaire. L'homme a quitté la France, il a décidé d'abandonner l'Europe. Il recherche avec une frénésie qui le conduira à bien des excès une culture authentique. C'est l'expression qu'emploie Antonin Artaud. Nous le citons :

La culture c'est une effusion raffinée de la vie dans l'organisme en éveil de l'homme. Et la vie, personne n'a jamais pu dire ce que c'est. Ainsi donc, affirmer la floraison dans l'homme d'un esprit éternel de culture revient à affirmer l'ignorance de l'homme devant les sources de sa vie vraie (2004 [1936], p. 726).

Surtout, Artaud favorise l'émergence d'un inqualifiable, comme le fait d'ailleurs Axelos, qui, dans son façonnement paradoxal, indique à chacun l'existence d'un parcours singulier. Je cite encore une fois Artaud :

Sans nul doute l'origine de tout ce qui existe est obscure, et l'homme prévoyant — dans les commencements de sa science — ménage un chemin, une marge, un endroit où puisse se manifester une universelle obscurité. Car l'étrange est que, ne sachant d'où il vient, l'homme puisse se servir de son ignorance, de cette sorte d'*originelle* ignorance, pour savoir exactement où il doit aller (2004 [1936], p. 727).

En somme, cette « *originelle* ignorance » se conjugue à « l'universelle obscurité » dans laquelle nous avançons sans trop savoir où nous nous allons, tout en étant prédestinés. La prédestination permet d'incorporer, à même les sources de la culture précolombienne du Mexique (c'est le propos qui intéresse alors Artaud), la planéarité qui est envisagée à la fois comme une cosmogonie et une poéticité.

Une conception utilitariste de la planéarité n'obéit pas à ces objectifs. Elle nous projette hors de la culture de l'homme d'ici. Elle promeut la culture de l'homme du très loin, comme si la conquête (on pensera aux images de l'héroïsme spatial, des conquêtes Apollo aux tout récents exploits de la firme Space-X) pouvait nous lancer dans le monde, nous projeter, encore et toujours, sans que la question de la culture ne se pose. Les exploits dont nous parlons sont les fruits de la technique. Ils n'ont été à ce jour que des éloges de la vitesse, de la démesure de l'homme, ce qui fait de la planéarité, dans sa conception usuelle, la redite du mythe du progrès, l'accélération du progrès, sa projection en des espaces de plus en plus lointains. C'est ce qui nous intéresse, semble-t-il, dans cet éloge narcissique qui façonne l'habitable de nos pensées.

Il existe d'autres mondes. Lisons Artaud :

Ainsi l'Homme, d'être considéré comme un petit Univers, *ne pouvait pas désespérer*. Ainsi, ce désespoir — que l'on a d'ailleurs appelé le « mal du siècle » et qui, en France, a fait une nouvelle et redoutable apparition, signalée par plusieurs suicides retentissants, à l'époque du surréalisme, — ce désespoir donc se résorbait automatiquement puisque toutes les forces du monde contribuaient à sa résorption. L'Homme, alors, se tenait en équilibre sur le monde, il respirait avec la vie du monde et disposait de moyens connus pour guérir la vie psychique *par le monde* (2004 [1936], p. 727).

Que veut dire Artaud ? Il reconstitue, lors d'une conférence, le jeu du monde, pour reprendre l'expression de Kostas Axelos. Son propos se veut didactique, il est parfois plus ou moins convenu, car Artaud, dans le contexte où nous le citons, veut faire œuvre de scientifique, d'historien de la culture européenne, il veut permettre aux Mexicains de comprendre — quelle prétention ! — ce que leur culture a d'unique. Antonin Artaud n'écrit-il pas : « L'ancien Mexique a contribué pour une grande part à la constitution de ce trésor secret où se nourrit l'Humanité éternelle » (2004 [1936], p. 727) ? Une fois ces apprêts académiques nettoyés,



Artaud avance l'idée que l'homme est un petit univers, qu'il se globalise dans l'immensité de sa coalescence mentale.

À ce propos, je suggère la notion d'œuvre gravitationnelle pour mieux définir la façon dont certains écrivains tournent autour de leurs œuvres, qu'ils ne se contentent pas de juger importantes, c'est une affectation mondaine tout à fait respectable, mais qu'ils envisagent de plus comme le centre de leur existence. Le point de vue privilégié n'a rien en commun avec les artifices de l'autofiction, de la biofiction et de la transfiction. On ne vise pas à faire jouer le biographique et la fiction, le fantasme et le code référentiel de l'identité civique. Pas plus que de traverser les genres littéraires avec la posture requise d'un explorateur. Dans les écrits d'Artaud, l'incarnation est au mieux le petit univers cérébral, la bulle de sens, une tête dépiautée qui fait se manifester les forces cosmiques en présence. De l'existence improbable de ces forces, il est loisible de supposer, à la lecture d'Artaud, qu'elles expriment un délire personnel, une manière de lire le monde qui implique, on l'a assez dit au sujet du poète, un complot paranoïaque de grande ampleur.

Artaud prête attention à l'organisation d'une pensée trouée, désagrégée par des signaux d'origine inconnue. À y regarder de près, Artaud ne tient pas un discours différent de celui qui est proposé par Kostas Axelos. Ainsi :

Nous participons à toutes les formes possibles de vie. Sur notre Inconscient d'homme pèse un atavisme millénaire. Et il est absurde de limiter la vie. Un peu de ce que nous avons été et surtout de ce que *nous devons être* gît obstinément dans les pierres, les plantes, les animaux, les paysages et les bois. Des particules de notre *moi* passé ou futur errent dans la nature où des lois universelles très précises travaillent à les rassembler. Et il est juste que nous cherchions des répliques, des répliques actives, nerveuses, fluides même, dans tous ces éléments désagrégés (Artaud, 2004 [1936], p. 728).

Artaud n'est pas un professeur, il n'est pas un essayiste, il tente, dans ses *Messages révolutionnaires*, de communiquer l'état de sa pensée à la poursuite d'une incarnation. Artaud nous soumet l'idée d'une œuvre gravitationnelle, une œuvre qui ressentirait, comme pour tout objet de la vie cosmique, la puissance de l'attraction terrestre, l'inertie qui ramène le vivant au sol, dans son incarnation première, tant il est vrai pour Artaud que le martèlement, sur le sol, les sols de la pensée, s'avère une des conditions de la planéarité.

Nous avons tendance, sur ces questions, à privilégier un point de vue qui pose, au-delà de soi, l'étendue, la spatialisation de l'étendue, en une vision infinie, celle des cieux en somme, qui nous offre un bref moment le vertige de l'aveuglement. J'ai proposé tout à l'heure que cet aveuglement s'avérerait une manière commune de penser chez Artaud (au contraire de la perception béate de l'Infini), une façon de s'aveugler, de la même manière qu'Héliogabale refuse dans la plus grande violence le sexe phallique, le sexe qui enseme la terre, le sexe qui se veut, en cette logique, l'imposture d'une incarnation qu'Artaud refusa, toujours.

Une œuvre gravitationnelle, qu'est-ce à dire ? Il existe des œuvres expansives qui, dans leur conception, tentent d'aller au-delà de ce qui a été écrit, de la figure de pensée qui donne naissance au livre. Il existe des œuvres dilatoires qui offrent, dans l'agrandissement de soi, le désir de faire du maître de l'œuvre (appelons-le l'écrivain) un héros, voire un surhomme, plus vrai que nature. Il existe aussi des œuvres rapetissées, réduites, microscopiques, tant le conflit des petits univers de pensée ressemble à des déflagrations du Ça, en apparence du moins. Il existe des œuvres qui refusent la dilatation au nom du progrès. Lisons Artaud :

C'est le développement unilatéral du Progrès qui a fait perdre aux hommes une idée essentielle. En Europe, l'homme s'ennuie et il ne s'explique cette perte du goût de vivre. Il ne comprend pas qu'à force de considérer la vie uniquement sous son aspect matériel il en est venu à confondre la vie avec de simples apparences mortes (2004 [1936], p. 730).

Certes, le propos est convenu. Le progrès, c'est la mort lente, le monde des spectres et des ombres, des apparences mortes, comme le dit Artaud, alors qu'il suffirait de peu pour qu'un autre monde advienne.

On peut lire Artaud, encore une fois, sur ces questions :

Nous sommes comme à la veille d'une nouvelle *Confusion des Langues*. L'homme moderne ne se comprend déjà plus. L'Humanité a besoin d'un bain de jouvence. Il faut trouver des sources vierges de vie. Et c'est la culture éternelle du Mexique qui possède ces sources de vie que rien ne peut altérer. L'âme mexicaine n'a jamais perdu en son fond le contact avec la terre, avec les forces telluriques du sol (2004 [1936], p. 730-731).

On voit bien qu'Artaud erre dans le domaine de sa pensée. Il voudrait envisager l'éclosion d'un monde nouveau, mais c'est le désordre et la confusion des langues qui paraissent, de même qu'il souhaiterait, nous le voyons, un ordre nouveau, ce qui ne cesse d'inquiéter, alors qu'il perçoit, au sujet du Mexique, un sol natal qui n'a, à vrai dire, jamais été foulé. Relisons : « L'âme mexicaine n'a jamais perdu en son fond le contact avec la terre, avec les forces telluriques du sol » (2004 [1936], p. 731). En somme, cette planéarité est représentée par un Nouveau Monde. Ainsi, il faut envisager de lire Artaud contre lui-même, de repenser tout le rapport à l'incarnation, au sol natal, à l'autochtonie. La pensée d'Artaud fait intervenir, dans ses expressions les plus extrêmes, l'autophagie, ce que la psychiatrie nomme l'automutilation.

Si le corps est l'objet d'une incarnation, il est aussi le site d'une violence. Cette dernière n'est pas symbolique, comme nous aurions coutume de le penser. L'incarnation est une manière de ratisser le corps en ses matérialités fugitives, de le disjoindre, de le réduire à la sécheresse de poudre d'ossements, de façon à ce que cette autophagie, telle que l'envisage Artaud, soit un dernier acte rituel, un geste à la fois funèbre et posthume. En somme, Antonin Artaud, au moment de son voyage chez les Indiens Tarahumaras, se trompe de scène. Il devient, sans en avoir la conscience vive, l'un des spectres de la conscience coloniale qui envahit

le Mexique, le transforme en réservoir de symboles pour Européens en mal d'exotisme.

Il y a chez l'homme de théâtre une opposition tenace, un conflit de civilisations présentes et à venir, comme Artaud le formule en d'autres mots dans ses écrits sur les Indiens Tarahumaras (voir Artaud, 1999 [1971]). Des conflits, c'est peu dire. Parlons de déplacements impitoyables, de plaques tectoniques de la pensée. Dans la poésie d'Artaud, c'est la terre qui bouge, le centre de la Terre qui impose une force gravitationnelle, une manière de vivre, debout, enrégimenté dans la cohorte des humains. Artaud se débatta toute sa vie contre un désir d'incarnation, une fausse étreté qui se consume dans la vie des organes, leur putréfaction. Chez Artaud, la planéarité c'est d'abord la viande, le morceau de viande. La diversité bio-environnementale, le respect des espèces en voie de disparition, la lutte contre le trafic de l'ivoire, des cornes d'éléphants, des cornes de rhinocéros, comment dire ? On ne trouve pas ça chez Artaud. Il n'aurait pas fait dans le respect de la diversité ethnoculturelle, pas plus qu'il n'aurait apprécié cette forme de conserverie biologique, au nom de l'humain, à l'ère de l'anthropocène, qui prétend fixer, pour chacun d'entre nous, un seuil, un cadre, des limites qui déterminent notre habitat sur cette Terre, pire encore, la façon dont nous prétendons y vivre.

Artaud se débattit contre les expressions d'un enracinement qu'il jugeait avec mépris, alors qu'il se voyait, du même coup, en état d'apesanteur (selon l'expression qui nous est maintenant devenue familière), désincarné, largué dans le monde de son corps, si une telle expression, encore une fois, peut avoir un sens. On peut lire ceci dans *Suppôts et supplications* : « Pas de détachement, / pas d'attachement. / Pas de monde, / pas de création. / Moi, Antonin Artaud, / homme de la terre, / c'est à moi / à décider / *maintena* / de la jachère / et / *du taillas* / *de la taillade* / de sang *créma*, que mon corps / dans l'avenir / il sera » (p. 1340). Artaud est à la fois dépiauté, dépecé, ramené au rang de viande, de viande soudoyée, faisandée, alors que le même Artaud, dans la revendication « homme de la terre », décide de la « jachère », la taillade. À chaque fois, Artaud nous ramène à la constitution d'une planéarité infecte : « race de cons que Je révoqua, / du fond pilé de la couronne / qu'ils portaient sur leur barbe aqueuse / parce que l'eau ils aiment ça, / et c'est d'où vint la pluie, du crachat, / du premier crachat de dieu rat » (2004 [1947a], p. 1341). L'incarnation, c'est le soi planétaire dilaté, la volonté de saisir plus grand que soi, la volonté de conquête, telle qu'Artaud l'envisage dans *Pour en finir avec le jugement de dieu*. À quoi serviraient dès lors la technique, le progrès, les découvertes dans les domaines biomédical, de l'intelligence artificielle, de l'augmentation de l'espérance de vie, alors que de tout ça, Artaud, c'est clair, ne veut rien savoir, puisqu'il est question chez lui d'une régression insensée.

Lisons encore : « OS, / mais dans l'espace vide interne, / dans l'espace du vide interne, / et l'absolu / est la valeur, / et si tu ne crois plus à la valeur, / c'est que tu n'y crois plus, / et tu es mort » (Artaud, 2004 [1947a], p. 1342). Le vide interne, l'espace interne, c'est l'os, ce qui peut s'entendre, à moins de souhaiter manger la viande autour de l'os, comme une vie avant la vie, une vie antécédente, tant il y a, dans cette primauté de l'existence qu'envisage Artaud, une régression,

observable dans *L'ombilic des limbes et le pèse-nerfs* [1925]. Ce qu'il y a de vital chez l'homme, c'est l'os. Artaud ne se gêne pas pour faire appel à la boucherie insensée de l'homme, ce qui peut tenir lieu de poncif, de propos banal. L'homme est un cochon, l'homme se goinfre, l'homme se goinfre comme il baise, se soucie peu en fait de sa condition de géniteur, l'homme enfle, l'homme mange, il se mange et ne s'en rend même pas compte. C'est le propos d'Artaud, et c'est là aussi ce qui chez lui fait « OS », ce qui se traduit, dans sa pensée, par un point de butée, car l'os, s'il n'est plus uniquement l'occasion du rite funéraire, de l'enterrement, de la crémation, de l'incinération, est aussi une manière de penser, par l'endans, une planéarité qui n'aurait rien en commun avec l'ascension, la dilatation, la projection, toutes ces figures de l'exploration que j'ai mises en relief au sujet de cette course folle vers la découverte de nouveaux lieux, à des années-lumière de notre planète Terre.

Parlons de l'année 1947; Artaud est sorti de l'asile, il n'y a pas si longtemps. La Deuxième Guerre mondiale s'est conclue par l'armistice, les peuples sont en fête, on reconstruira bientôt l'Europe. Chez Artaud, la vie rétrécit, tout à coup. Un homme a été interné, sur près de dix ans. Un homme est né en 1896, c'est l'autre siècle, un homme a traversé mille époques. Certains parlent de transmigration, d'autres de folie, certains parlent de personnalités multiples, d'autres de schizophrénie, certains parlent de délires paranoïaques, d'autres de dysenterie, de misère, de piété, d'ascétisme, de régression dans la démence. Et Artaud, en 47, comment dire, n'est pas Lazare, mais Artaud apparaît, de nouveau, alors que tous le croyaient mort ou à peu près mort, ce qui revient au même.

En 47, c'est la conscience planétaire qui s'impose chez lui, au moment précis où la reconstitution de l'Europe permise par les États-Unis requiert, chez Artaud toujours, une forme de prise de conscience planétaire on ne peut plus troublante, exacte, translucide, qui se traduit par ces mots :

c'est là le fait / autour duquel tourne tout le système de ce monde / malignement soutenu par la plus sombre organisation, / par toute une secte de lamas et de bonzes / qui se relaient de siècle en siècle. / et sont en tout cas les responsables / (de la durée de ce monde en pleine décomposition) / de l'état incoercible de décomposition du monde bestialisé où nous vivons depuis une période d'ailleurs déterminée de temps. — / Nous pourrions en effet ne pas aller aux abîmes de la bombe atomique qui nous guette comme d'ailleurs notre unique et ultime moyen de salut ; / mais de la peste sexuelle où nous ne cessons de confire ; / de cette tumeur du mal dont la secte de bonzes et de lamas dont je parle s'est fait l'organe séculaire de maintien et de transfert ; / c'est un fait que le mal au-dessus de nous plafonne ; / que nous sommes maintenus et / l'anus de toute une secte de bonzes infâmes se presse, appliqué et déféquant / sur mon propre / visage (2004 [1947b], p. 1574).

Ce n'est pas simplement la conquête américaine, qu'on nommera quelques années plus tard l'impérialisme, qui se manifeste ainsi chez Artaud. Ce n'est pas l'anticipation de la mondialisation et de l'ère du narcissisme, de l'indifférence, qui

paraît dans la pensée d'Antonin Artaud. Ce n'est pas l'acceptation, la promotion, si nous suivions Artaud, de la diversité culturelle qui fait son chemin. Artaud n'anticipe pas, pour notre pensée actuelle, le temps présent. C'est un homme de l'antécédence, de l'archaïque, qui s'exprime dans la langue de cette antériorité. C'est l'homme de la planéarité guerrière, tel qu'il l'envisage dans ses mythologies cosmiques et personnelles que l'on peut bien considérer folles. Artaud nous entretient de la certitude de l'étreté-morceau de viande, de la défécation, de la digestion, façons de réaliser un voyage corporel qui n'a rien en commun avec les espoirs de conquête planétaire, ces soifs d'apocalypse grandiose qui sont notre condition actuelle.

## BIBLIOGRAPHIE

- Artaud, Antonin. 2004 [1936]. « Messages révolutionnaires ». Dans *Œuvres*. Éd. d'Évelyne Grossman. Paris : Gallimard. Coll. « Quarto », p. 685-745.
- . 2004 [1947a]. « Suppôts et supplications ». Dans *Œuvres*. Éd. d'Évelyne Grossman. Paris : Gallimard. Coll. « Quarto », p. 1235-1425.
- . 2004 [1947b]. « Ainsi donc la question... ». Dans *Œuvres*. Éd. d'Évelyne Grossman. Paris : Gallimard. Coll. « Quarto », p. 1567-1576.
- . 2004 [1948]. « Pour en finir avec le jugement de Dieu ». Dans *Œuvres*. Éd. d'Évelyne Grossman. Paris : Gallimard. Coll. « Quarto », p. 1639-1663.
- . 1999 [1971]. *Les Tarahumaras*. Paris : Gallimard, 184 p.
- Axelos, Kostas. 1957. « Rimbaud et la poésie du monde planétaire ». *Revue de métaphysique de morale*, no 3 (juillet-sept.), p. 303-330.
- . 1964. *Vers la pensée planétaire*. Paris : Les Éditions de Minuit. Coll. « Arguments », 333 p.
- . 1969. *Le jeu du monde*. Paris : Les Éditions de Minuit. Coll. « Arguments », 451 p.
- . 1984. *Systématique ouverte*. Paris : Les Éditions de Minuit. Coll. « Arguments », 128 p.
- . 2001. *Ce questionnement*. Paris : Les Éditions de Minuit. Coll. « Arguments », 128 p.
- . 2005. *Réponses énigmatiques*. Paris : Les Éditions de Minuit Coll. « Arguments », 96 p.
- Jollivet, Servane. 2007. « Cheminement au bord d'un questionnement ouvert ». Dans *Monde, catastrophe et enjeux. Autour de Kostas Axelos*. Sous la dir. de Pierre-Étienne Schmidt. Argenteuil : Association « Le cercle Herméneutique ». Coll. « Phénol », p. 13-24.
- Malette, Michel. 2014. *Axelos et le jeu du monde : le destin planétaire en question*. Montréal : Nota bene. Coll. « Philosophie continentale », 185 p.
- Rimbaud, Arthur. 1954 [1871]. « 15 mai. À Paul Demeny ». Dans *Œuvres complètes*. Coll. « Bibliothèque de La Pléiade », p. 270-271.

———. 1954 [1886]. *Illuminations*. Dans *Œuvres complètes*. Coll. « Bibliothèque de La Pléiade », p. 175-209.

## Notice biobibliographique

Simon Harel est professeur titulaire au Département de littératures et de langues du monde de l'Université de Montréal. Il est directeur du Laboratoire sur les récits du soi mobile, codirecteur du Centre de recherche des études littéraires et culturelles sur la planéarité et coresponsable du Catalyseur d'imaginaires urbain, une infrastructure de recherche-crédation qui a pour fonction de rassembler les prises de parole citoyennes (performances publiques, récits de vie) par le biais d'une approche multimédiatique. Depuis quelques années, Harel propose des essais-fictions qui font place à la subjectivité du chercheur, dans une réflexion mettant en cause les lieux communs de l'identité. Codirecteur de *Télé en séries* (XYZ Éditeur, 2017) et auteur d'une quarantaine d'ouvrages, il a récemment publié *Foutue charte. Journal de mauvaise humeur* (Varia, 2017), *Place aux littératures autochtones* (Mémoire d'encrier, 2017) et *Été 1965. Fictions du hobo* (Nota bene, 2017) ; il publiera en 2019 *La respiration de Thomas Bernhard* chez Nota bene et *La mort intranquille. Autopsie du zombie* (en codirection avec Jérôme-Olivier Allard et Marie-Christine Lambert-Perreault, Presses de l'Université Laval). *Troisième vie*, un roman à paraître en 2019 aux Éditions Triptyque, est une fiction rédigée à quatre mains avec Claire Caland.